

Comment Anique Poitras à écrit certains de ses livres

Monique Noël-Gaudreault

Numéro 128, hiver 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55795ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Noël-Gaudreault, M. (2003). Comment Anique Poitras à écrit certains de ses livres. *Québec français*, (128), 109–110.



PROPOS RECUEILLIS PAR MONIQUE NOËL-GAUDREULT

COMMENT

ANIQUE POITRAS

a écrit certains de ses livres

Une relation passionnée ou volage avec les livres

À neuf ans, Anique Poitras découvre vraiment la lecture avec les romans de Guy Des Cars qu'elle emprunte à sa tante. À l'adolescence, au pensionnat, le théâtre de Marcel Dubé suscite chez elle un véritable déchaînement. À cela s'ajoutent deux œuvres marquantes : *Kamouraska* d'Anne Hébert et *Jane Eyre* de Charlotte Brontë, qu'elle relit environ tous les deux ans.

Maintenant, elle lit de tout. À vrai dire, elle entretient une relation passionnée ou volage avec les livres : elle peut en commencer dix à la fois : poésie, romans, biographies, etc. D'une lecture à l'autre, elle se laisse guider. La lecture de *La petite Fadette* de George Sand entraîne celle de trois de ses biographies, puis celle des œuvres de Musset.

Les périodes aussi constituent un autre critère de choix de lectures, par exemple : Colette, les poétesses de l'époque, etc. Ajoutez à cela les revues *Femme +*, *Châtelaine*, *L'Actualité*, *Psychologie*, et beaucoup de littérature jeunesse à cause de son fils. D'ailleurs, ce goût ne date pas d'hier : étudiante, elle avait découvert les œuvres de Marivaux, Gravel, Demers, et bien d'autres.

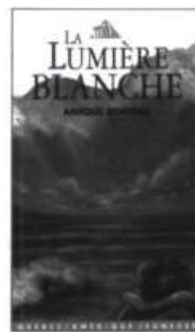
Comme une succession de vagues

Anique Poitras entame un projet quand elle sent qu'il est avancé intérieurement, qu'elle est déjà en contact avec l'univers romanesque et les personnages. Elle écrit beaucoup avant d'écrire ! Elle écrit beaucoup aussi quand elle écrit. Ensuite, il faut couper : 1 000 pages avant d'arriver aux 300 pages de *La chambre d'Éden*. Cinq fois la même scène ! Beaucoup de consignes, un premier jet rapide, mais il lui faut retravailler, ôter ce qui est non nécessaire, donc épurer et développer.

D'autres fois, le parcours se révèle inattendu. Alors qu'elle est en train de travailler sur autre chose, elle visite en rêve le village de la petite Anique, héroïne dans *Lancelot, le dragon*. Une série de rencontres avec des personnages mythiques ou fabuleux en découle : Isidor, Suzor, Marie Louve-Garou... Pour le même livre, elle peut consacrer six mois à la première partie, trois semaines au reste du roman. La seule règle devient : « Continuer envers et contre tout ».

Un cycle : « rédaction – corrections » se dessine comme une succession de vagues. Sa technique ? Travailler le vocabulaire, le rythme. Le vrai défi est là : reprendre, refaire jusqu'à treize versions d'un texte. Elle a du mal à se relire, car son premier jet se fait à la main. Il lui faut le contact physique : l'amorce est rédigée à la plume, à l'encre violette. Une fois « embarquée », après trois chapitres, elle saisit ces derniers à l'ordinateur. Il lui paraît important aussi de vérifier, au niveau de la sonorité, ce qui accroche. Elle relit à voix haute. Si la phrase lui semble trop laborieuse, si ce n'est pas le terme précis, elle recourt au dictionnaire ou au Bescherelle. Elle fait lire ses manuscrits. Son comité inclut d'autres anciennes étudiantes en création littéraire à l'UQÀM, ainsi que son conjoint et ses éditeurs, Anne-Marie Villeneuve et Yvon Brochu. La franchise est de mise, d'une part, et une grande confiance, d'autre part. Ces « parrains et mar-

raines » sont au service du texte. Anique Poitras teste aussi ses manuscrits auprès du public-cible, car elle se méfie des commentaires des adultes : l'enfant de neuf ans, son destinataire, pourrait buter sur quelque chose qu'ils n'ont pas prévu.



De façon fulgurante et complète

La lumière blanche (1994) ? Un vrai miracle que ce projet-là ! Devenir écrivaine est un vieux rêve qu'elle réalise après avoir écrit des milliers de pages pour son journal, comme un jogging. Peut-on parler d'« accident » ? Elle ne se destinait pas à la littérature jeunesse. Alors qu'elle était de retour aux études après « une année sabbatique qui a duré huit ans », ce livre l'a obligée à tout mettre de côté.

Sa tante Marie-Paule est hospitalisée. Lors d'un atelier d'écriture en littérature jeunesse, elle écrit un court texte : une feuille à la fenêtre se transforme en bonhomme ; celui-ci va cueillir l'âme de la maîtresse d'école. Un flash prémonitoire : lorsqu'elle arrive à l'hôpital, une autre tante lui raconte que Marie-Paule voyait une feuille à la fenêtre. Marie-Paule est décédée rapidement et l'auteure lui a tenu la main jusqu'au dernier moment. Expérience très douce qui s'opposait aux autres. Ensuite, l'histoire de *La lumière blanche* défile de façon fulgurante et complète. Pas le temps de douter ! Elle met ses autres projets de côté, termine son « bac », demande une subvention pour ce projet au Conseil des Arts. Dans un état second, elle envoie

le formulaire et communique avec celle qui deviendra son éditrice (déjà trois chapitres). Le texte est testé auprès d'étudiants. Au bout de deux semaines, l'éditrice lui répond, enthousiaste. Anique Poitras obtient la bourse. Les conditions sont idéales. Elle vient d'avoir trente ans et sort d'un *pattern* négatif : 1) Contact avec la mort, celle de sa meilleure amie dans la vie, frappée par une auto. Elle a cinq ans et grandit avec cette culpabilité. 2) À neuf ans, son premier béguin meurt accidentellement lui aussi. Certes, la genèse de *La lumière blanche* est émotionnelle et autobiographique, mais l'auteure dit qu'elle ment avec du vrai. Cette histoire d'amour fantasmée et cette peine, elle les a vécues. Elle a pleuré en écrivant le roman. Si elle a sublimé son chagrin, elle l'a récupéré aussi. Ce qui aurait pu détruire Anique Poitras devient ce qui la sauve, à son avis.

Yukon, symbiose, etc.

Écrire *La chambre d'Éden* (1998) constitue un joyeux calvaire ! *La lumière blanche* connaît un gros succès ; la suite, *La Deuxième vie*, aussi. Les vieilles peurs sont revenues, dont celle de ne pas être à la hauteur. Les lecteurs lui écrivent des milliers de témoignages. La pression est si forte qu'elle entraîne une panne même si l'auteure connaît l'histoire qu'elle veut écrire : le personnage de Sara sera monitrice de français à Toronto. Coïncidence magique, une demande arrive du Yukon : peut-elle aller donner des ateliers d'écriture à de jeunes anglophones en classe d'immersion en français ? Là-bas, au bord d'un lac, atmosphère particulière, sentiment



de l'Alpha et de l'Oméga, et sentiment de paix. Le personnage de Sabrina Rasa la terrifie. Émotions du présent. Elle doit réussir à suivre le pas de son héroïne. Dans un petit chalet qu'elle a loué, des correspondances mystérieuses s'établissent avec ce que son héroïne vit. Anique Poitras ressent une symbiose, aux niveaux romanesque et personnel à la fois, entre son personnage et elle.

Un numéro d'humour

Le roman *Gaston le grognon* représente un cadeau écrit en état de grâce. À l'automne 2001, elle téléphone à son éditrice. D'ordinaire, ses idées « traînent » longtemps. Cette fois-ci, trois jours après, elle lui envoie sa première version. En l'espace de trois semaines, tout est fini. En dépit des rencontres du programme Culture-Éducation qui l'accaparent beaucoup, car les écoles l'appellent directement. De ce personnage, elle en parlait déjà depuis longtemps dans ses rencontres avec les élèves, dans les écoles. Il s'agit d'un numéro d'humour. *Gaston*, convaincu d'être un chien, existe vraiment : il a fait une vraie dépression quand sa maîtresse a rencontré l'homme de sa vie ! Ce *Gaston* est un personnage mythique, archétypal, qui a des choses à régler et vit une expérience fondamentale. Incroyable mais vrai ! Une entrevue pour *Québec français* a changé la vie d'Anique Poitras. Elle revoit le journaliste venu réaliser un « portrait d'auteur » et l'épouse. Ils ont un enfant ensemble. *Barbu-l'intrus* dans *Gaston le grognon*, c'est son mari. Pur bonheur d'écriture, le manuscrit final compte 30 pages.



Le mot de la fin

Beaucoup de gens lui écrivent que ses livres les ont aidés. Selon une jeune fille de quinze ans affligée d'idées suicidaires, les romans d'Anique Poitras lui donnent le courage de continuer à vivre, parce qu'ils communiquent espoir et amour de la vie. La lecture aide à exister, à comprendre, à mettre des mots sur des émotions. C'est ce que l'auteure souhaite aux lecteurs qui n'aiment pas lire. Un livre, c'est une rencontre : il faut rencontrer le livre de sa vie. Quand on lit, on participe, on collabore. Il faut se laisser séduire. Anique Poitras souhaite communiquer de l'espoir parce qu'elle en a manqué : on enseigne ce qu'on a le plus besoin d'apprendre ! Que chacun trouve son talent, c'est la plus belle façon de changer le monde, au moins son monde à soi. C'est d'ailleurs le thème de son dernier roman. En fait, de ses deux derniers romans puisqu'une version pour filles et une version pour garçons se retrouvent dans *Lysista et le château* et *Miro et le château*.



QUELQUES TITRES DE ANIQUE POITRAS

Série « Sara »

- La lumière blanche*, Éditions Québec Amérique, collection « Titan », 1993.
- La deuxième Vie*, Éditions Québec Amérique, collection « Titan », 1994.
- La Chambre d'Éden* Tome I, Éditions Québec Amérique, collection « Titan », 1998.
- La Chambre d'Éden* Tome II, Éditions Québec Amérique, collection « Titan », 1998.

Série « Anique »

- Lancelot et le dragon*, Éditions Dominique et Compagnie, collection « Roman rouge », 2000.
- Isidor Suzor*, Éditions Dominique et Compagnie, collection « Roman rouge », 2002.

Autres :

- Le roman de Sara*, Éditions Québec Amérique, collection « Tous continents », 2000.
- Gaston le grognon*, Éditions Québec Amérique, collection « Gulliver », 2001.
- Lysista et le château / Miro et le château*, Roman tête-bêche, Éditions Québec Amérique, collection « Bilbo », 2002.